

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13. MONTREAL, VENDREDI 5 AVRIL 1850 No. 57.

Discours de M. Donoso Cortés marquis de Valdegamas.

Suite et fin.

Messieurs,
Ainsi, le catholicisme dans l'ordre religieux correspond au républicanisme dans l'ordre politique. Une autre négation se présente, qui est la dernière; en fait de négations il n'y a plus rien au-delà. Après le déiste, après le panthéiste, l'athée s'avance et dit: Dieu ne régit ni gouverne; Dieu n'est ni une personne ni une multitude; Dieu n'existe pas. Et Proudhon vient, Messieurs, et il dit: Il n'y a pas de gouvernement. Ainsi, une négation appelle une négation, comme un abîme appelle un abîme. Au-delà de cette négation qui est l'abîme il n'y a rien, rien que ténèbres, et ténèbres palpables.

Maintenant, Messieurs, savez-vous quel est l'état de l'Europe? L'Europe tout entière est dans la seconde négation et s'avance vers la troisième, qui est la dernière, ne l'oubliez pas. Si on veut que je précise encore plus cette question des dangers que courent les sociétés, je le ferai, avec une certaine prudence toutefois. Chacun sait quelle est ma position officielle; (1) je ne puis parler de l'Europe sans parler de l'Allemagne; de l'Allemagne sans parler de la Prusse qui la représente; de la Prusse sans parler de son roi, que ses qualités éminentes me permettent d'appeler, soit dit en passant, l'Auguste germanique. Dans cette question, l'Assemblée ne parlera de garder pour ce qui touche à l'Europe; ne conservez rien de ce qui touche à la Prusse ni à sa réserve presque absolue; je dirai néanmoins tout ce qui sera nécessaire pour manifester mes idées précises sur les dangers également précis qui menacent l'Europe.

On a parlé ici, Messieurs, du danger que court l'Europe de la part de la Russie, et je crois que pour aujourd'hui et pour longtemps je puis tranquilliser l'Assemblée en lui donnant l'assurance qu'elle n'a pas le moindre danger à redouter de ce côté.

L'influence que la Russie exerce en Europe, Messieurs, elle l'exerce au moyen de la Confédération germanique. Cette confédération a été faite contre Paris, qui était la cité révolutionnaire, la cité maudite, et en faveur de Saint-Petersbourg, qui était alors la cité sainte, la cité du Gouvernement, la cité des traditions restauratrices. Qu'en résulte-t-il? Que la confédération ne fut pas un empire, comme elle eût pu l'être alors, et elle ne fut pas un empire parce que la Russie ne pouvait, en aucun cas, s'accommoder d'avoir en face d'elle un empire allemand et toutes les races allemandes réunies. La Confédération se composa donc de principautés microscopiques et de deux grandes monarchies. Qu'est-ce qui convenait dans l'hypothèse d'une guerre en France? Ce qui convenait à la Russie, c'était que ces monarchies fussent absolues, et ces deux monarchies furent absolues. Voilà, Messieurs, comment il est arrivé que l'influence de la Russie, depuis la formation de la Confédération jusqu'à la révolution de Février, s'est étendue de Saint-Petersbourg à Paris. Mais depuis la révolution de Février, les choses ont changé de face; la tempête révolutionnaire a jeté bas les trônes, brisé les couronnes, hu-

(1) M. le marquis de Valdegamas est ambassadeur d'Espagne à la cour de Berlin.

mié les rois; la Confédération germanique n'existe plus; l'Allemagne aujourd'hui n'est plus qu'un chaos. C'est vous dire, Messieurs, qu'à l'influence de la Russie, qui s'étendait de Saint-Petersbourg à Paris, a succédé l'influence démagogique de Paris, qui s'étend jusqu'en Pologne.

Voilà, Messieurs, la différence: la Russie comptait sur deux alliés puissants, l'Autriche et la Prusse; aujourd'hui on sait qu'elle ne peut compter que sur l'Autriche; mais l'Autriche lutte et luttera longtemps contre l'esprit démagogique, qui est la comme partout, contre l'esprit de race, qui est la plus qu'ailleurs, et enfin elle doit tenir toutes ses forces en réserve pour une lutte possible avec la Prusse. Il en résulte que, l'Autriche étant neutralisée, la Confédération germanique n'existant plus, la Russie ne peut plus compter aujourd'hui que sur ses propres forces. Et savez-vous de quelles forces la Russie a disposé dans les guerres offensives? jamais de plus de 300,000 hommes. Et l'Assemblée sait-elle contre qui ces 300,000 hommes ont à lutter? Contre toutes les races allemandes représentées par la Prusse; contre toutes les races latines représentées par la France; contre la très noble et très puissante race anglo-saxonne, représentée par l'Angleterre. Cette lutte serait insensée, absurde de la part de la Russie; en cas d'une guerre générale, le résultat certain, infaillible, enlèverait à la Russie son rang de puissance européenne et la réduirait à n'être plus qu'une puissance asiatique. Vous voyez pourquoi la Russie fut la guerre, et pourquoi l'Angleterre la vit, et sans la faiblesse chronique de la France, qui n'a pas pu suivre en cela l'Angleterre, sans la prudence autrichienne, sans la très sage prévoyance de la diplomatie russe, la guerre eût éclaté. C'est parce que la Russie n'a pas voulu, n'a pas pu vouloir la guerre, que la guerre n'a pas éclaté au sujet de la question des réfugiés en Turquie.

Ce n'est pas mon opinion cependant que l'Europe puisse longtemps n'avoir rien à redouter de la Russie; je crois tout le contraire, mais pour que la Russie accepte une guerre générale, pour que la Russie s'empare de l'Europe, il faut auparavant les trois événements que je vais dire, lesquels sont, remarquez-le, Messieurs, non seulement possibles, mais encore probables.

Il faut, d'abord que la révolution, après avoir dissout la société, dissolve les armées permanentes; en second lieu, que le socialisme, en dépouillant les propriétaires, éteigne le patriotisme, parce qu'un propriétaire dépouillé n'est pas, ne peut pas être patriote; en troisième lieu, que se réalise la confédération puissante de tous les peuples slaves sous l'influence et le protectorat de la Russie. Les nations slaves comptent, Messieurs, 80 millions d'habitants. Eh bien! lorsque la révolution aura détruit en Europe les armées permanentes, lorsque les révolutions socialistes auront éteint le patriotisme en Europe, lorsque, à l'orient de l'Europe, se sera accomplie la grande fédération des peuples slaves; lorsque dans l'Occident il n'y aura plus que deux armées, celle des spoliés et celle des spoliés, alors l'Europe de la Russie sonnera; alors la Russie pourra se prononcer tranquillement l'arme au bras dans notre patrie; alors le monde assistera au plus grand châtiement qu'ait enregistré l'histoire, ce châ-

timent épouvantable sera le châtiement de l'Angleterre. Contre le colosse qui tiendra d'une main l'Europe et de l'autre les Indes ses vaisseaux ne lui seront d'aucun secours, et cet immense empire croulera, réduit en pierres, et le lugubre fracas de sa chute et sa longue plainte retentiront jusqu'aux pôles.

Ne croyez pas, Messieurs, que les catastrophes finissent là; les races slaves ne sont pas aux poudres de l'Occident ce que les races allemandes étaient un peuple romain; non; les races slaves sont depuis longtemps en contact avec la civilisation; elles sont à demi-civilisées; l'administration russe est aussi corrompue que l'administration la plus civilisée de l'Europe, et l'aristocratie russe ne le cède pas en civilisation à la plus corrompue des aristocraties. Eh bien, Messieurs, la Russie, placée au milieu de l'Europe conquise et protestée à ses pieds, absorbera par tous ses veines le poison qu'elle a bu et qui la tue. La Russie ne tardera pas à tomber en putréfaction; ignorez, Messieurs, le remède universel que Dieu tiendra prêt pour cette universelle pourriture.

Il n'y a contre cette présente éventualité qu'un remède, un seul; le nom de l'avenir est dans l'Angleterre. D'abord, Messieurs, la race anglo-saxonne est la plus généreuse, la plus noble et la plus courageuse du monde; ensuite, elle est la moins exposée au choc des révolutions; je crois une révolution plus facile à Saint-Petersbourg qu'à Londres. Que faut-il à l'Angleterre pour empêcher la complète inévitable de toute l'Europe par la Russie? que lui faut-il?

Il lui faut éviter ce qui la perdrait, la dissolution des armées permanentes par le moyen de la révolution, la spoliation des propriétaires en Europe par le moyen du socialisme, c'est à dire, il lui faut une politique extérieure monarchique et conservatrice; et encore ce ne serait là qu'un palliatif. L'Angleterre, monarchique et conservatrice, peut empêcher la dissolution de la société européenne jusqu'à un certain point et pendant un certain temps; mais l'Angleterre n'est pas assez puissante, n'est pas assez forte pour détruire cette force qu'il est nécessaire de détruire, la force dissolvante des doctrines propagées dans le monde. Pour que le remède vint se réunir au palliatif, il faudrait que l'Angleterre, déjà conservatrice et monarchique, fût catholique; et je le dis, Messieurs, car le remède radical contre la révolution et le socialisme n'est autre que le catholicisme, parce que le catholicisme est la seule doctrine qui en soit la contradiction absolue. Qu'est-ce que le catholicisme? Sagesse et humilité. Qu'est-ce que le socialisme? Orgueil et barbarie; le socialisme, comme Nabuchodonosor, est roi et bête tout ensemble.

La Chambre aura été surprise, sans doute, de ce qu'en parlant des dangers qui menacent la société et le monde, je n'ai pas parlé de la nation française. Il y a une raison à mon silence: la France était naguère une grande nation, aujourd'hui, ce n'est plus même une nation, c'est le club central de l'Europe.

Ainsi, Messieurs, il est démontré: premièrement, que les questions économiques ne sont, ni ne doivent être, ni ne peuvent être les plus importantes de toutes; secondement, que nous ne sommes pas dans un état de tranquillité et de sûreté tel que nous puissions nous consacrer exclusivement à ces questions. Je

vais maintenant combattre la troisième et dernière erreur, qui consiste à affirmer que les économies sont non-seulement possibles, mais encore faciles.

Vous me permettrez, Messieurs, de dire maintenant, comme tout à l'heure, la vérité, rien que la vérité, mais toute la vérité avec la franchise et la bonne foi qui me caractérisent. Aucun de vous, Messieurs, ne mettra en doute cet axiome, que les gouvernements, même ceux qui offrent le plus d'avantages présentent un retour de ces avantages quelques inconvénients; et réciproquement, que même les gouvernements qui présentent les plus grands inconvénients offrent aussi quelques avantages, en compensation de ces inconvénients; et enfin qu'il n'y a point de gouvernements immortels.

A cette tribune, je puis parler en toute liberté des avantages, des inconvénients et même de la mort des gouvernements; car tous ont leurs inconvénients, leurs avantages, et tous meurent.

Eh bien, Messieurs, je dis qu'en compensation des très graves inconvénients que présentent les gouvernements absolus, ils ont un grand avantage, c'est qu'ils sont relativement à bon marché; et je dis qu'en compensation des grands avantages qu'offrent les gouvernements constitutionnels, ils ont un très grave inconvénient, c'est qu'ils sont très chers. Je n'en connais pas de plus cher que le gouvernement républicain; et en raisonnant par analogie, il est facile de prévoir le sort de chacun de ces gouvernements. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que les gouvernements absolus, partout où ils existent, périront par la banqueroute. Voilà ma conviction intime.

Il y a un seul moyen de faire des réformes et de grandes réformes économiques: c'est le licenciement total ou le licenciement partiel des armées permanentes. Ce licenciement pourrait garantir pour un temps les gouvernements de la banqueroute; mais il serait la banqueroute de la société entière; parce que Messieurs, et ici j'appelle toute votre attention, les armées permanentes empêchent seule aujourd'hui la civilisation d'aller se perdre dans la barbarie. Nous assis-tions à un spectacle nouveau dans l'histoire, nouveau dans le monde. Le monde a-t-il jamais vu, si ce n'est aujourd'hui, qu'on marche à la civilisation par les armes, et à la barbarie par les idées? Voilà ce qui se voit au moment où je vous parle.

Ce phénomène est si grave, si étrange, qu'il exige quelque explication. Toute vraie civilisation vient du christianisme. Cela est si certain que la civilisation tout entière s'est trouvée dans la zone chrétienne; hors de cette zone il n'y a pas de civilisation, tout est barbarie; et avant le christianisme il n'y a pas eu de peuples civilisés dans le monde, pas même un seul.

Pas un seul, Messieurs, je dis qu'il n'y a pas eu de peuples civilisés, car le peuple grec et le peuple romain n'ont pas été civilisés, ils ont été cultivés, ce qui est fort différent. La culture est le vernis, et rien de plus que le vernis de la civilisation. Le christianisme civilise le monde; il l'a civilisé par trois moyens: En faisant de l'autorité une chose invio-

lable; en faisant de l'obéissance une chose sainte; en faisant de l'abnégation et du sacrifice, ou pour mieux dire de la charité une chose divine. Voilà de quelle manière le christianisme a civilisé les nations. Eh bien! et ici repose la solution de ce grand problème, les idées de l'inviolabilité de l'autorité, de la sainteté de l'obéissance et de la divinité du sacrifice, ces idées ne sont plus aujourd'hui dans la société civile, elles sont dans les temples où on adore le Dieu de justice et de miséricorde, et dans les camps où l'on adore le Dieu fort, le Dieu des batailles, sous les symboles de la gloire. Parce que l'Eglise et l'armée sont les seules qui conservent intactes les notions de l'inviolabilité de l'autorité, de la sainteté de l'obéissance et de la divinité de la charité, elles sont aujourd'hui les deux représentants de la civilisation européenne.

Je ne sais, Messieurs, si votre attention a été frappée comme la mienne par la ressemblance, par la presque identité entre deux personnes qui paraissent les plus distinctes et le plus contraires, je veux dire entre le prêtre et le soldat: ni l'un ni l'autre ne vit pour soi; ni l'un ni l'autre ne vit pour sa famille; pour l'un et pour l'autre la gloire est dans l'abnégation, dans le sacrifice. La charge du soldat est de veiller à l'indépendance de la société civile. La charge du prêtre est de veiller à l'indépendance de la société religieuse. Le devoir du prêtre est de mourir, de donner sa vie comme le bon pasteur pour ses brebis. Le devoir du soldat est de donner comme un bon frère sa vie pour ses frères. Si vous considérez l'appât de la vie du prêtre, le sacerdoce vous paraîtra, et il l'est en effet, une véritable milice. Si vous considérez la sainteté du ministère du soldat, la milice vous paraîtra comme un véritable sacerdoce. Que deviendrait le monde, la civilisation, l'Europe s'il n'y avait ni prêtres ni soldats? Et maintenant, Messieurs, si, après l'exposé que je viens de faire, quelqu'un croit qu'on doit licencier les armées, qu'il se lève et le dise. S'il n'y a personne, Messieurs, je me ris de toutes vos économies, car elles sont toutes des utopies. Savez-vous ce que vous prétendez faire quand vous voulez sauver la société avec vos économies sans licencier l'armée? Vous prétendez éteindre l'incendie de la nation avec un verre d'eau. Voilà ce que vous prétendez. Il est donc démontré, comme je me suis proposé de le démontrer, que les questions économiques ne sont pas les plus importantes, que l'occasion n'est pas venue de les traiter ici exclusivement, et que les réformes économiques ne sont pas faciles, et jusqu'à un certain point ne sont pas possibles.

Quelques orateurs ont dit à l'Assemblée qu'en votant pour l'autorisation (de continuer à lever l'impôt sans budget) on votait contre le gouvernement représentatif; je m'adresserai à ces orateurs et leur dirai: Vous voulez voter pour le gouvernement représentatif? Eh bien! votez l'autorisation qu'on vous demande pour le gouvernement; votez-la, car si les gouvernements représentatifs vivent de discussions modérées longues, les discussions interminables les tuent. L'Allemagne, Messieurs, vous donne un grand exemple, si toutefois l'expérience et les exemples doivent servir de quelque chose. L'Allemagne a eu en même temps trois assemblées constituintes: une à Vienne, une à Berlin, une à Francfort: la

FEUILLETON.

Conversion d'une famille protestante.

PAR MADAME CAMILLE L...

Suite.

Madame S... faisait porter tous ses efforts sur Emilie et, quoique Anna fût présente non seulement elle ne s'adressait pas à elle, mais elle parlait à demi-voix et à mots couverts, se disant que, lorsqu'elle aurait gagné l'année, il lui semblerait plus facile d'atteindre celle-ci, dont elle redoutait maintenant la rudesse et le pénitencement. Elle écoutait cependant, cette frondeuse Anna; et d'abord, trépanant d'impatience, elle avait envie de courir chez elle et de dire à ses parents de ne plus laisser Emilie près de Mme S...; puis, préant encore l'orgueil, la curiosité l'arrêtait; bientôt ce fut le cœur qui fut atteint, et ce cœur alors s'étonnait de peu de progrès que ce qu'elle entendait finissait sur celui de sa sœur. Elle ne dit rien pourtant; elle eut l'énergie de contenir en elle ce qui s'y passait, afin de s'aguerir dans le silence de la réflexion, et, quand ensuite elle parlerait, de ne plus reculer devant aucun obstacle. En attendant, pour mieux s'instruire, elle faisait de brusques questions, auxquelles répondait toujours victorieusement le docteur et son valet de chambre. Quand elle sut tout ce qu'elle voulait savoir, quand elle fut bien convaincue, cette enfant, de treize ans, se présente un

matin devant Mme W... Vous dites votre Credo, ma mère; expliquez-moi, si'il vous plaît ces paroles: Je crois à la rémission des péchés. La pauvre femme, dont la conscience délicate avait mille fois tremblé en songeant à ses fautes présentes et passées, s'efforça de se calmer elle-même et de satisfaire sa fille, en lui disant qu'elle croyait que, quand elle avait offensé Dieu, si elle en était repentante et si elle lui en demandait bien pardon, son péché lui était remis et pardonné. Je l'espère aussi, répondit Anna; mais je pourrais me tromper, et je veux en être sûre. Or rien de plus facile. Je ne sais comment vous, ma mère, vous entendez ceci? Pour moi, je vois dans l'Evangile que celui que vous appelez Christ a dit à ses apôtres: Ce que vous remettrez, sera remis. J'ai donc à un apôtre (les prêtres catholiques le sont); j'ai dit tout ce que j'ai fait depuis que je me convertis, et, quand il m'aura dit: Allez en paix, je m'en irai dans la paix. Voyez-vous, ma mère, tout ce que vous pourriez dire, tout ce que vous pourriez faire, n'empêchera pas cela. Je vous dois obéissance pour toutes les choses de ce monde; pour celle de l'autre, c'est à moi à me décider.

Pétrifiée d'inquiétude et de douleur, et sachant à quel point elle redoutait son père, la pauvre mère ven menaçant et lui dit qu'elle allait l'appeler. Hors d'elle-même, Anna s'élança à la porte et cria de toutes ses forces: Papa! papa! Il descendit. Effrayé des larmes de la mère, de l'état violent dans lequel il voyait la fille, il fut quelque temps sans com-

prendre; mais, quand sa femme lui eut tout expliqué, il accabla des plus grands reproches et des plus terribles menaces l'enfant qui l'écartait toute pâle, mais ferme sur ses pieds. Puis, dit-elle, mais ne défendez rien; car, par les raisons que j'ai dites à ma mère, je ne vous obéirais pas. D'ailleurs, ce n'est plus chose à faire. On vous dit que je veux être catholique; on ne dit pas bien; ce n'est pas cela; je le suis. Vous pouvez, il est vrai, retarder les cérémonies de l'abjuration; mais l'abjuration qui est déjà faite dans mon âme, vous n'y pouvez rien. Sortez; s'écria le père! Oui, je sors, je me retire; mais, ne l'oubliez pas, je me retire catholique.

Certes, humanement, on pouvait bien penser que M. et Mme W... allaient prendre de grandes précautions et éloigner leurs enfants du contact si dangereux de Mme S...; mais il y avait là quelque chose qui n'était point humain et qui les conduisit à leur insu. Ils haïssaient les doctrines; mais ils aimaient tant le cher ange qu'ils appelaient le gardien de leur famille! Il faut dire aussi que rien n'égalait la prudence, la sagesse, les délicates précautions et l'attente pleine d'espérance et de calme qui, en Mme S..., venait seconder l'œuvre de Dieu. Les parents et les enfants s'entretenaient donc toujours, et chose plus étonnante encore, M. W... à qui elle n'osait parler d'Anna depuis la scène qui avait eu lieu M. W... la lui raconta lui-même et lui dit: C'est cela du caractère! Elle est toute virile cette petite.

Bien Emilie, gagnée à son tour, demanda à

entrer avec sa sœur dans la pension des Dames du Sacre-Cœur, Mme S... appuya cette demande, qu'elle avait inspirée, et, qui le croirait? les parents y consentirent, croyant avoir remédié à tout en disant à leurs filles que, si elles se faisaient catholiques tout à fait, ils les abandonneraient et les renonceraient entièrement, mais qu'ils étaient bien aises de leur donner une bonne éducation. Rien n'égalait la naïve imprévoyance avec laquelle Mme W... ne racontait souvent pour qu'elle et comment elle s'était décidée et avait fait consentir son mari à mettre ses filles dans cette maison-là.

Les chères petites y complétèrent leur éducation religieuse; mais il fut décidé, après de sérieuses consultations, que pour l'abjuration on attendrait, à moins de circonstances pressantes le consentement du père et de la mère. L'Eglise, quoiqu'en disant ses détracteurs, l'Eglise, si elle est pleine d'ardeur et de désir, est aussi pleine de prudence, et si elle sait saisir les uns avec une victorieuse autorité, elle sait aussi ménager et atténuer les autres avec une sainte patience.

Florence, restée seule, ne quittait presque plus sa bonne amie, qui sut changer pour elle la nourriture plus solide qu'elle donnait à ses sœurs en lait, en miel, en jujus et en douceurs. Déjà sa petite conquête la suivait à l'église et y restait près d'elle des temps si longs que l'enfant était épuisée par la turbulence vivacité de cette enfant. Ne craignez-vous pas de la fatiguer, disais-je? Oh! que non! Demandez-lui plutôt: Florence, à présent, il t'arrive la

sainte Vierge. Et le bon Dieu encore plus, ajoutait la petite fille en caressant avec câlinerie sa chère bonne amie. Tu crois donc qu'il est là, dans l'église, mon enfant? Il est partout, répondit-elle en rougissant. Le reste viendra plus tard, me dit, pleine de joie, l'heureuse institutrice; et une pressant la main: Ils y viendront tous, oui, tous; pas un n'échappera. Il faudra peut-être un an, deux ans, trois ans; mais ils y viendront tous.

Cherchant cependant son espoir sublime, elle se contentait de tout quitter pour les suivre chez eux et de les faire ensuite tout quitter eux-mêmes pour la suivre à l'église, où elle ne leur laissait manger ni une grande messe, ni une bénédiction du Saint-Sacrement, ni un sermon. Si le mari et la femme se distraient un instant et parlaient ensemble, un signe, à la douce et à l'autorité duquel il était impossible de résister, les rappelait à l'ordre. Quand la sainte Hostie s'élevait de l'autel, elle les regardait et ils baissaient la tête. Si jamais, disait M. W..., je crois à quelque chose, ça sera à nos anges: on voit un qui même mon corps où il vent.

En l'absence de ses amis, cet ange de M. W... travaillait pour lui. Elle écrivait sans relâche et préparait des arguments pour le tirer d'abord de l'incrédulité; puis des réponses à tout ce qu'il pourrait dire ensuite en faveur de la religion protestante; qu'il lui eût été si commode, à lui, de choisir, et à sa famille de garder. Tant de saints, de persévérants et de sages efforts pouvaient-ils être perdus? Oui, ils le